

pe. se pose avec des données plus simples. Il s'agit seulement d'apprécier, dans l'ensemble de l'espèce, la triple fonction qui lui est dévolue, et de déterminer le degré d'importance qu'il convient d'accorder à chacune des spécialités fonctionnelles que nous avons tout à l'heure énoncées. Cette notion est capitale pour l'exploitation lucrative de l'espèce bovine. Il n'est pas possible de s'en départir sans abandonner au hasard l'économie du bétail. L'agriculture industrielle, telle qu'elle doit à présent être comprise, ne peut pas envisager la production animale autrement. Elle doit, en tout état de cause, savoir ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, et mettre en harmonie toutes ses opérations.

Nous avons à voir, de ce point de vue, dans quelle mesure les aptitudes dont il est question peuvent coexister, et quelles sont, pour l'espèce bovine, les conditions économiques de la spécialisation. On ne peut pas, en effet, quand on veut demeurer sur le terrain de la pratique, s'écarter de cette voie. Nul doute qu'en se préoccupant seulement du côté doctrinal, on ne soit conduit à une spécialisation absolue. Ce doit être partout le but de l'avenir, celui qu'il faut toujours se proposer d'atteindre, et vers lequel le progrès nous conduira infailliblement. Il est bon par conséquent de le faire entrevoir ; mais on doit avant tout montrer la voie au bout de laquelle il se trouve, et qui seule y peut faire arriver sans accident ni retard intempestif. Or cette voie est celle dans laquelle il est scrupuleusement tenu compte des fonctions économiques diverses sur lesquelles nous insistons ici, parce qu'elles constituent des nécessités inéluctables, et que des esprits positifs ne peuvent laisser de côté.

De ce que, ainsi que nous l'avons dit, la destination finale de l'espèce bovine est en toute circonstance la boucherie, ce n'est pas une suffisante raison, par exemple, pour que ses autres services puissent et doivent être entièrement perdus de vue, et pour que la fonction économique qui en résulte, la plus importante, sans contredit, inspire uniquement son exploitation. Cette doctrine existe, nous le savons bien, elle est ardemment soutenue ; mais le bon sens et la science se refusent à la sanctionner. Elle a perdu beaucoup de terrain, dans l'esprit même des progressistes les plus enthousiastes, à mesure que les données positives se sont davantage répandues.

On sent mieux à présent, depuis que la notion du bénéfice a pris son rang normal dans les entreprises zootechniques, auparavant abandonnées à la routine ou livrées aux hasards de la fantaisie, on sent mieux la liai-

son indissoluble qui existe entre ces entreprises et les conditions économiques qui les dominent. On sait que ces conditions subordonnent les aptitudes, et qu'il ne faut point songer à modifier celles-ci, tant que les premières ne seront pas au préalable changées. Dès qu'il en est autrement, l'harmonie cesse, le bénéfice disparaît parce que le résultat industriel est nul, et le progrès n'existe pas.

Or, la réalisation du progrès, en ces matières, est inséparable de la satisfaction complète des nécessités économiques résultant de la situation ; ce qui revient à dire, en d'autres termes, qu'elle ne peut s'entendre que d'une appropriation exacte de la fonction prédominante aux besoins de cette situation. Pour rendre cette proposition fondamentale de toute industrie bovine plus facilement saisissable, nous allons l'appliquer aux trois aptitudes spéciales de l'espèce. On verra qu'elle se vérifie d'une manière qui défie toute contestation.

La fonction la plus immédiate de l'espèce bovine, dans la plupart des régions de notre pays, est celle du travail. Chez nous, les races propres au travail sont la règle, les autres l'exception. Les habitudes les plus répandues de la culture exigent donc, dans le plus grand nombre des cas, l'emploi de la force mécanique des bœufs pendant une période plus ou moins longue de leur existence, avant qu'ils puissent fournir leur viande pour la consommation. A ce point de vue, on ne saurait disconvenir que le bénéfice d'un tel emploi est nécessairement en rapport avec l'aptitude des animaux producteurs de force. Le prix de revient du travail se mesure à la quantité que chacun en peut fournir, eu égard aux dépenses d'entretien qu'il occasionne, et par conséquent le bénéfice produit par chacun s'évalue aussi d'après ce même prix de revient. Envisagée dans ces termes et d'une façon absolue, la question se résout tout entière dans l'aptitude. Plus celle-ci est grande, plus le produit est considérable pour une dépense égale : moins en conséquence son prix de revient est élevé. D'où il suit que les bœufs les plus avantageux à entretenir dans une exploitation où le travail est leur fonction exclusive, sont ceux qui présentent au plus haut degré l'aptitude à cette fonction.

Il resterait à examiner si ce sont là les meilleures conditions pour cette exploitation. Quant à présent, nous n'avons pas à nous en occuper. Il suffit que cela soit. Nous verrons plus loin à comparer, en pareil cas, le travail des bœufs à celui des chevaux, à supputer les avantages économiques de l'emploi des uns ou des autres. Pour l'instant, il faut s'en tenir à constater que l'espèce bovine a parfois pour fonction exclusive de produire

de la force, du travail, et qu'en raison de ce fait, elle remplit d'autant mieux son objet qu'elle est apte à en fournir davantage.

A des degrés moindres, avec des nécessités moins exclusives et moins impérieuses, le nombre est grand encore des situations où le travail est pour l'espèce bovine la principale fonction. Ici comme là tant que subsistent les conditions qui rendent cette fonction nécessaires, il n'est pas possible de songer à l'éviter. S'il est démontré que le progrès soit relatif à son amoindrissement, ce n'est pas en réduisant l'aptitude qu'il se réalisera car il importe avant tout que la fonction soit aussi complètement remplie que possible. L'entretien lucratif de l'animal est à ce prix. Le progrès réel consiste dans ce cas à diminuer les nécessités du travail. Pour une tâche moindre, une aptitude moindre ; nous demeurons dans la logique ; l'équilibre est maintenu ; et c'est là l'essentiel.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 1^{ER} DECEMBRE 1871

Pour le mois de Décembre.

Décembre ! Encore un mois et l'année 1871 comptera parmi les choses du passé. Comme les mois et les années viennent et s'écoulent rapidement !

Décembre est la colline, du sommet de laquelle on aperçoit deux années : en jetant un coup d'œil en arrière sur celle qui s'en va on entrevoit les erreurs que nous avons commises, les points que nous avons atteints, les pertes et les gains que nous avons faits. Cette année a été pleine d'inquiétudes, mais, en somme, elle a été prospère, et l'habitant a été récompensé de ses travaux par une abondante récolte. Si l'on regarde en avant on entrevoit l'année qui arrive chargée d'espérances ; mais ce qu'elle nous réserve n'est connu que de Celui qui nous envoie les prospérités et les adversités. Nous ne pouvons rester oisifs.

Le cultivateur a à s'occuper de choses qui changent constamment, et sans une connaissance parfaite de tous ces changements, il ne peut parvenir au plus grand succès : c'est là, purement et simplement, que réside la science agricole. Il n'y a là rien qui doive effrayer un cultivateur, ni